

Ute Guzzoni

FINIS TERRAE - *Relocalisation dans l'infini* 1997/2007

Au sujet d'une étude photographique de Tom Fecht

Tout d'abord, le titre provocateur : *Relocalisation dans l'infini*

Nous nous *relocalisons* lorsqu'on quitte un domicile devenu intime pour en habiter un autre qui attend de le devenir. On quitte l'espace devenu familier au fil des expériences vécues en son sein. Le nouvel espace inhabité, lui, est encore indéfini, et ouvert aux désirs, aux managements, au possible. De ce point de vue, toute *relocalisation* est un pas vers l'inconnu, dont seul le temps déterminera les nouvelles certitudes.

Finis Terrae représente, au contraire, une relocation dans l'infini en tant que tel, au bout d'un Finistère qui est à la fois la fin d'une terre ferme et du continent européen. Ici, pas d'infamiliarité temporaire, mais un espace où la perte de certitudes côtoie l'obsolescence de toutes projections ou d'assurances à venir.

Un espace, qui, en 1998, avec le poids d'un siècle touchant à sa fin, lourd d'attentes, d'agressions et de possessions frontalières, comporte aussi une *Relocalisation dans l'infini*. Un siècle saturé des soit-disantes limites factuelles et des risques latents d'amendement pour un futur apparemment vide de responsabilités ou de choix. L'infini sans limites ou frontières évoque l'espace confiné s'ouvrant à l'inconnu d'un horizon lointain; il se situe, ici, entre terre et mer.

La mer, par sa vaste profondeur, son étendue et sa distance, incarne cet infini. Son horizon, qui tantôt se définit, tantôt se fond dans la brume, renouvelle sans cesse notre regard, faisant rejaillir notre soif d'aventure, sans jamais nous guider vers un lieu précis. Au loin se profilent de petites îles, des phares, l'anse où une baie prend fin. Rassurants par leur proximité à la côte, ils nous rappellent par leur distance, la vaste étendue où l'on peut disparaître des semaines sans voir de rivage.

Le terme : *relocalisation* peut, au premier abord, paraître confus. Pourquoi ne pas plutôt dire "déplacement" ou "départ" dans l'infini? Sa signification n'est vraisemblablement pas d'atteindre un futur où l'on aimerait évoluer. Il n'évoque pas l'aventure dans le sens commun du terme. L'horizon lointain, ici, n'est ni défi, ni invitation au voyage. Il ne crée pas le désir d'atteindre un ailleurs illusoire, mais plutôt de se maintenir dans le moment présent, vivant, suspendu, comme en transition entre la terre et la mer dans un espace temporel et physique infini. Le "ici" est un espace ouvert et vaste, tandis que le "maintenant" porte en lui, à la fois, ce qui est et ce qui sera.

L'ouverture de "l'espace de vie" dans laquelle la *relocalisation* prend place est, paradoxalement parlant, une ouverture fermée, et, moins paradoxalement, une ère ouverte de repos. Dans cette "relocalisation vers l'infini," à la frontière de la mer et des

plages, l'équilibre de la quiétude et de la sérénité laissent place à la stigmata moderne qui consiste à éviter toute incertitude, où ne guette aucun danger. S'ouvrir à l'espace infini de l'incertain sous-entend être en état d'écoute et de grande quiétude, là où nous nous retrouvons avec nous-même, les autres, les choses, et le monde. L'indéfini, l'incertitude, et l'ouverture sont synonymes et nous ouvrent toutes possibilités envers les choses, ou rien : vivre, faire et laisser faire, donner et recevoir.

Avec plus de détails :

Lorsque que naît une "*relocalisation* dans l'infini", une existence recherche un nouvel espace de vie, celui de nulle part correspondant à l'infiniment possible. Une table et deux chaises libérées dans l'espace. Table et chaise, pas four et lit, la réalité physique de s'installer, de faire de la plage son nouveau domicile, en bordure d'une mer devenue déversement, tant en contenu qu'en immensité, de la terre ferme. Ils attestent, par leur mouvement dans cette immensité, de leur revendication ultime : l'ouverture infinie. Ne subsiste aucune trace de la marée descendante pendant laquelle la table a été installée. La table et les chaises se sont un peu affaissées dans le sable encore humide, moins trempé que celui situé entre la table et les vagues qui accourent vers la terre en larges mouvements sereins. La lumière du ciel se reflète dans son miroir mouillé. La solitude immobile de la longue table contraste avec le doux mouvement des vagues, sa surface intégrant naturellement dans la scène, la succession de l'horizon, des vagues, et du bord de l'eau. On est tenté d'affirmer que toute présence humaine viendrait bousculer la solitude et l'intimité criantes de cet intérieur à l'extérieur; que les personnes qui viendraient s'y installer seraient d'un tempérament particulier, de ceux qui aiment librement évoluer dans l'espace et aiment contempler la distance entre eux, l'horizon et l'au-delà. Une table assez longue pour accueillir une fête, de nombreux invités, ou toute une famille, et deux chaises, en face à face, s'appuyant contre elle comme dans une taverne après sa fermeture.

Il semble cependant qu'ici, la *relocalisation* est aussi évasive qu'avant. Les chaises sont penchées, prêtes à servir, à une conversation, à l'échange d'idées, peut-être au partage de points de vue ou d'un repas. On peut boire à la santé de quelqu'un assis de l'autre côté de la table, comme on peut le regarder, lui parler, ou être au calme. Le fait que la fonction possible des chaises soit indéfinie suscite toutes les questions : quoi, où, comment, pourquoi ? Qui sont ces nouveaux résidents de cet étrange domicile? Un visiteur est-il attendu? Observons-nous les traces d'une relation amorcée , puis interrompue?

Les chaises penchées de part et d'autre de la table mais encore distantes l'une de l'autre évoquent à la fois la proximité et l'écart, tout comme le chez-soi et l'inconnu nous rappellent un mouvement vers l'infini.

L'ambiance qui marque cette *relocalisation* pourrait être qualifiée de tension détendue. Elle porte en elle tout ce qui a été et ce qui sera, unis dans une symbiose de départs

et d'arrivées, d'arrivées et de départs. Peut-être vaut-il mieux parler de "décampage" que de "décampement". Parce que la *relocalisation* est tournée vers l'infiniment ouvert, elle signifie le "décampement" perpétuel de l'habituel, du fixe, de l'enraciné.

La table sur laquelle s'appuient deux chaises peut aussi incarner les arrivées libres, associées aux attentes sereines, et ouvertes au futur. Comme l'instant présent localisé, la table se tient dans l'espace changeant des vents et des vagues, marquant une opposition à la ligne continue de l'horizon. Née de la contradiction de l'espace résidentiel et indéfini, cette tension de vivre en un endroit pour retenir l'instant est nécessaire pour "s'installer" dans l'espace ouvert. Le nouveau résidant se doit de demeurer dans un espace sans frontières pour préserver son ouverture.

Trois idées supplémentaires :

Première idée :

L'ouverture est telle une pièce qui ne demande rien, pleine d'attentes silencieuses. Les gens et la société la forment à leur goût, pour l'incorporer à leur intérieur. Cet acte est simplement la mise en place d'accents qui n'impliquent rien d'étrange, mais qui semblent faire partie de l'environnement lui-même, afin que les personnes et la nature y vivent en harmonie. La terre et la mer forment elles-mêmes, comme le disait Brecht, "une demeure conviviale". Non pas qu'elles soient humanisées, mais qu'au contraire elles soient libres d'être ce qu'elles ont toujours été : des lieux de séjour pour les êtres humains.

Seconde idée :

Contrairement à la première impression, rien ne manque dans cette photographie, du moins dans le sens commun de "manquer". La *Relocalisation dans l'infini* ne représente ni l'absence, ni le néant. Les chaises absentes de l'image ne manquent pas plus que les personnes qui s'y asseyent. On peut parler de l'existence du non-existant. Elles sont présentes, et pourtant ne sont pas. Ceci donne au cadre un caractère de réalité illusoire. L'espace mentionné auparavant et l'intemporalité du moment et de l'espace actuels trouvent une présence concentrée dans la rigidité partiellement artificielle de la table avec ses chaises, qui semblent se maintenir dans le vide.

Troisième idée :

D'un autre point de vue, je visionne aussi la table comme une balance. Sa surface et ses pieds centraux semblent en parfaite symétrie de haut en bas, de droite à gauche, de devant et de derrière. Tous ses axes sol et cieux, terre et mer, ainsi que les suggestions de personnes sont en équilibre. Dans la photographie appréhendée de cette manière, l'équilibre invisible du tout devient visible. Un spectateur se donnant la peine d'entrer en son cadre peut lui-même y vivre une expérience de *Relocalisation dans l'infini*.